

Promenade au Pré de l'Haut-dessus

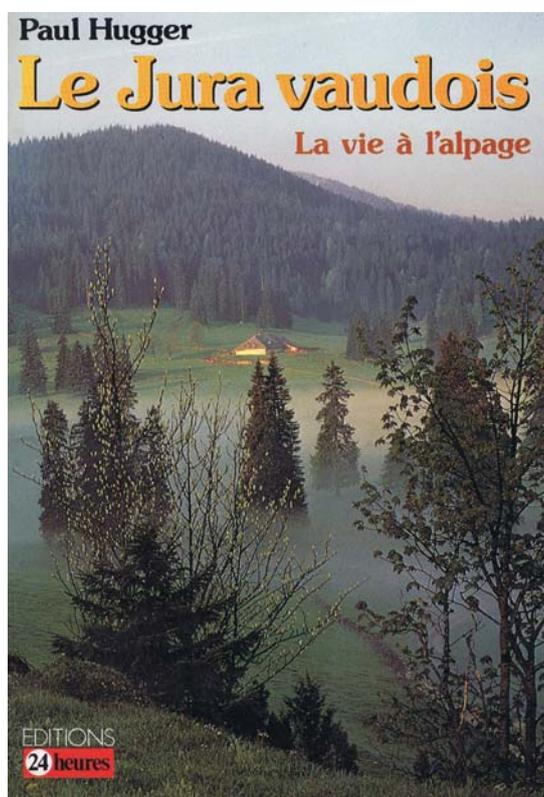
Nous n'avons guère d'informations sur l'histoire de cette montagne, propriété de la commune de Montricher. Des recherches seraient à mener dans les archives de cette commune.

Celle-ci, en 1908¹, possédait les alpages suivants :

- Mont Tendre
- Chalet Neuf
- Pré Anselme
- Riesel
- Chalet de Pierre
- Chalet de Yens
- Aux Ordon
- Pré de l'Haut-dessus.

Le vallon où se trouve enceint le territoire du Pré de l'Haut-dessus, comprend aussi, en sa partie inférieure, en direction du nord, le Pré de l'Haut-dessous, propriété de la commune d'Apples.

C'est là une combe d'une beauté extraordinaire. Celle-ci n'a pas échappé à Paul Hugger qui en a fait le sujet de la couverture de son ouvrage sur le Jura vaudois – la vie à l'alpage, paru en 1975 aux Editions 24 Heures.

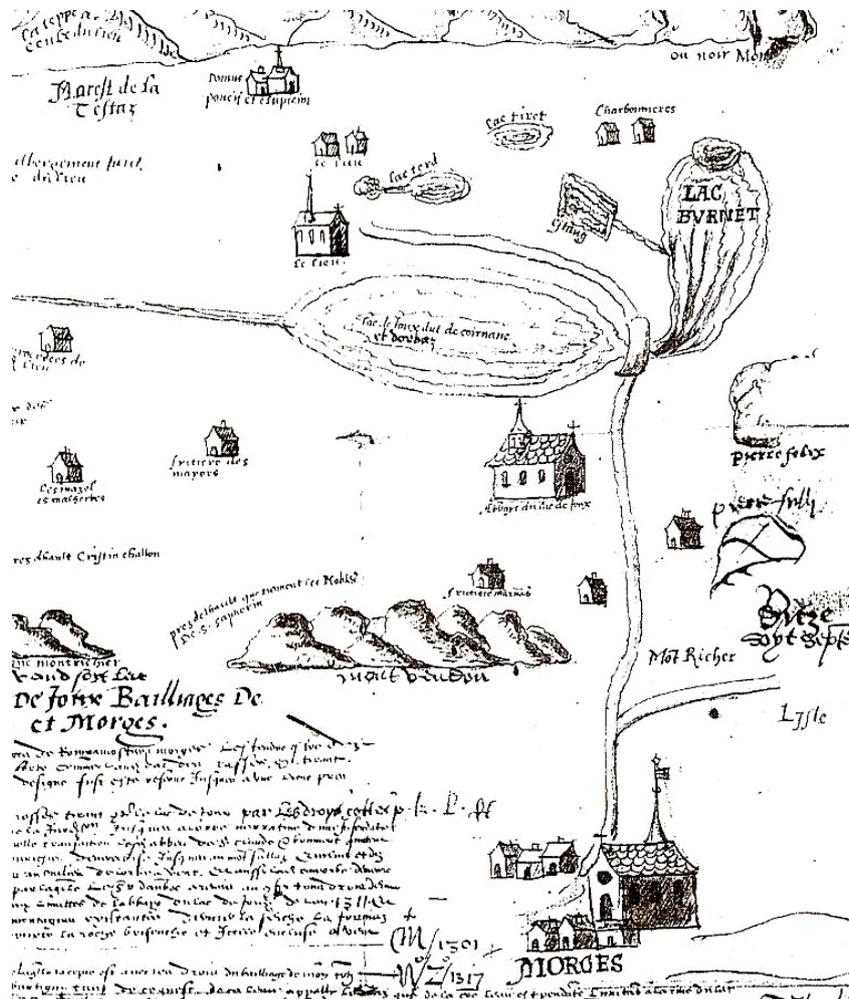


¹ Décombaz, l'économie alpestre dans le canton de Vaud, 1908.

N'est-ce pas sublime ? Tout y est. Un beau pâturage, un grand chalet, les forêts toujours présentes et surtout ces sommités annonçant l'une des principales de tout l'arc jurassien, le Mont Tendre. Sans oublier une petite brume matinale courant au fond du vallon et en laquelle doit en cette heure-ci être noyé le Pré de l'Haut-dessous où là aussi, les activités ont du commencer depuis longtemps déjà.

Cette image est un vrai poème à elle toute seule. Et surtout elle introduit un texte désormais classique où se découvrira l'essentiel des composantes de l'économie alpestre du Jura.

Mais retrouvons un élément historique concernant cette région, ce passage pourrions-nous même dire. Une carte nous permet de le découvrir :



Cette carte (ACV Bq2), que nous avons déjà eu l'occasion d'analyser maintes fois en d'autres lieux, propose une vision peu commune des anciennes voies de communications de la Vallée. En effet, la route principale conduisant en plaine, passe non par le Mollendruz qui n'était à l'époque qu'une très mauvaise sente utilisée probablement en parallèle, mais celle grimpant en droite ligne contre les Croisettes, pour poursuivre ensuite en direction du vallon des Pré de l'Haut et

enfin pour redescendre sur Montricher par le défilé que l'on appellera plus tard celui de la Verrière (voir à cet égard le conte reproduit plus bas).

On s'est posé beaucoup de questions sur ce passage. Car enfin, voilà tout de même une route qui vous fait monter à 1300 mètres, tandis que le Mollendruz n'est qu'à 1174 mètres. Mais finalement cette différence de 126 mètres n'est pas rédhibitoire, et il se peut qu'on ait préféré l'affronter à chaque passage par un chemin acceptable, plutôt que d'emprunter le mauvais chemin d'un niveau inférieur qui, de plus, vous fera descendre dans un vallon, celui des environs de la Grande Posogne, pour remonter en son terme.

Quoiqu'il en soit cette carte extrêmement sérieuse effectuée sans aucun doute d'après les ordres de LL.EE. est une preuve de la fréquentation courante de ce passage. La région des Pré de l'Haut n'était en conséquence nullement isolée et voyait passer, tout au moins en belle saison, quantité d'attelages se dirigeant sur Morges ou en revenant.

Cette belle région ne pouvait que retenir le professeur Samuel Aubert qui en fit l'un de ses premiers articles à destination de la Revue du Dimanche. Celui-ci parut le 13 décembre 1912. Ce n'était très certainement pas la meilleure période pour mettre ses pas dans celui de notre infatigable marcheur, puisque l'hiver, là-haut, sait aussi être rude, et surtout enneigé.



Vallon du Pré de l'Haut en 2000. On regarde contre les sommités du Mont-Tendre

Les Prés de l'Haut

Sous ce nom, on désigne deux beaux alpages situés à l'extrémité nord de la chaîne du Mont Tendre, au-dessus de Montricher et à 3 km. environ au sud-ouest de Mollendruz. A noter tout de suite qu'il s'agit de Prés de l'Haut et non pas de l'Eau. Cette étymologie s'explique aisément ; ce sont les prés d'en haut, du haut, nom donné par les colonisateurs de la localité venus d'en bas, c'est-à-dire de la plaine ; car, sauf erreur, les Prés de l'Haut, situés en dehors des limites naturelles de la Vallée de Joux, ne sont pas redevables de leur existence, comme prés, pâturages, à des habitants de cette contrée.

Derrière le Bisoux, soit en France, au droit du hameau de Combe des Cives, existe un alpage, le Pré d'Haut, qui mérite bien son nom, car il couronne une côte à l'altitude de 1300 m. d'où l'on domine une immense étendue de pays ; on distingue même la crête du Mont Tendre, par dessus la noire échine du Risoux.

Prés de l'Haut, Pré d'Haut, appellations identiques qui s'appliquent à des localités de topographie bien différente ; car les premiers forment une cuvette et le second réalise une bosse. Toutefois, elles n'ont rien que de très naturel, car dans les deux cas, elles ont été données par des hommes fixés en bas, beaucoup plus bas que les lieux considérés. Cependant, on se demande pourquoi l'on ne dit pas tout simplement : les Prés hauts ou les Prés du haut ou encore les Prés d'en haut. Pour trouver l'explication, il faudrait recourir au patois, l'idiome de nos ancêtres, auquel ils ont emprunté les expressions propres à désigner leurs domaines hautement situés. Cette recherche, je ne suis pas en mesure de la faire.

Nous avons à La Vallée, au-dessus des Charbonnières, un beau mas de prés, avec au milieu une solide maison campagnarde qui s'appelle le Haut des prés. Une distinction est à faire entre Prés de l'Haut et Pré d'Haut d'une part, et Haut des prés de l'autre. Les premiers sont des pâturages ou des prés situés

bien au-dessus de la région habitée et des prairies cultivées, dont ils sont séparés en altitude par une côte boisée, tandis que par Haut des prés, on a voulu signifier la fin de la zone prairiale, le terme de son expansion en hauteur, vers la forêt.

Les Prés de l'Haut, c'est donc une grande cuvette dont le fond est à l'altitude de 1281 m. Le bord le moins élevé s'incline vers Montricher selon une pente douce d'abord, mais qui se creuse bientôt et devient une gorge aux flancs escarpés, dont le fond est occupé par le lit pierreux et desséché d'un torrent qui, en cas de crue subite, doit rouler des eaux sauvages. Il s'agit de la combe de la Verrière ; tel est le nom que l'on donnait autrefois aux établissements primitifs consacrés à la fabrication du verre, aux dépens de la matière première rencontrée sur place. Probablement des fours à verre avaient-ils été édifiés autrefois dans la région. Le premier chemin de Montricher conduisant de Montricher aux Prés de l'Haut empruntait vraisemblablement la combe de la Verrière ; il est encore utilisable bien que les pierres et les buissons en fassent une voie plutôt pénible. Actuellement, une bonne route de montagne relie la région de Montricher aux Prés de l'Haut.

Jadis, une imposante masse glaciaire, descendue des pentes voisines, a dû occuper la dépression des Prés de l'Haut et s'écouler en partie sur Montricher. Aidée du torrent né du glacier en état de fusion, elle a contribué à approfondir le ravin de la Verrière dont la première origine est à chercher dans un effondrement qui s'est produit plus anciennement entre les massifs voisins de Châtel et de Risel.

En gagnant les Prés de l'Haut par la route qui se détache de celle de Mollendruz, vous passerez auprès d'une de ces rustiques fontaines de montagnes, faites d'un tuyau sortant de terre et déversant une eau cristalline au ras d'une auge en ciment. Partout, le progrès veut qu'aux

anciens abreuvoirs creusés dans un tronc d'arbre, on substitue des bassins en ciment. A la décharge des propriétaires, il faut dire que les gros sapins propres à l'obtention d'auges en bois, deviennent de plus en plus rares. Nos ancêtres, toutefois, n'accordaient pas toujours la préférence à la matière ligneuse, car par ci par là, en montagne, on observe encore des bassins creusés dans le roc.

Qui vient de l'Isle atteindra les Prés de l'Haut par la route de Chardevaz, qui dans sa partie supérieure, emprunte la Combe de la Neige, un site bien nommé, car encaissé, penché vers le nord, tard au printemps, il fait office de refuge pour la neige. Tout au haut de la combe, on découvre une bien jolie cabane de skieurs, toute en bois, mais si cachée qu'elle ne doit guère souffrir des rayons de soleil.

A partir de La Vallée, l'accès des Prés de l'Haut est assez long. La Haute Combe qui s'étire au pied du Mont Tendre s'offre tout naturellement; elle est utilisée par les skieurs, car un premier bond les amène au Mazel, puis d'un second, ils tombent sur les Prés de l'Haut. L'un et l'autre réalisent des descentes faciles qui n'exigent aucune technique spéciale. Il suffit de se confier à la pente et l'on arrive en bas dans une sûre et belle glissade.

Aux Prés de l'Haut, on se trouve au fond d'une dépression d'où l'horizon est quelque peu borné. Quel que soit le charme du site, avec son beau pâturage, ses chalets au toit surbaissé, ses grands sapins éparpillés sur le vert des pelouses, le promeneur aspire à la contemplation d'un panorama d'une envergure plus vaste, car volontiers, il aime étendre ses regards sur les sites proches ou lointains qui lui sont chers et dont la beauté sauvage ou souriante parle à son cœur.

Aussi, des Prés de l'Haut grimpera-t-il incontinent sur le mont de Châtel dont la masse imposante s'élève vers l'est. La montée est un peu raide, mais une fois là-haut, une vue grandiose vous attend; l'on domine directement le plateau vaudois; aucune contre-sommité ne vient arrêter vos regards et par eux, vous êtes le maître du domaine qui s'étend à vos pieds et par delà, de la barrière alpine qui limite l'horizon. L'extrémité sud de la crête de Châtel s'appelle, d'après la

carte, Aruffens. Il s'agit probablement d'un ancien propriétaire des lieux, car un acte de partage pour « l'honorable commune de Longirod » passé à Rolle le 26 octobre 1670, concernant la montagne des Amburnex, parle d'un M. d'Aruffens. Cela doit avoir été aussi un nom de lieu, puisque dans un acte du 20 novembre 1701, il est question de la passation du mas de la Côtière, par la communauté de Longirod en faveur de noble et généreux seigneur de Vuillerens, *Aruffans* et autres lieux. Prés de Romont (Fribourg) nous avons le hameau d'*Aruffens*, ancienne seigneurie. Le M. d'Aruffens, cité plus haut, fut-il l'un des titulaires de cette dernière ?

L'été venu, le flanc de Châtel s'habille de cytises fleuris de grappes d'or qui donnent au paysage cette magnificence que l'on retrouve aux Begnines, au Marchairuz et ailleurs. A l'or des cytises, s'ajoute celui des genêts rampants qui font sur le sol des taches dont la beauté n'échappe pas à l'œil du promeneur attentif.

On monte aussi à Risel, la sommité qui flanque la combe de la Verrière à l'ouest. La grimpée, toute douce, se fait le long d'un sentier qui traverse une parcelle de forêt isolée du pâturage par une clôture, procédé fort louable, car le pacage du bétail en forêt est très préjudiciable à sa régénération. Et l'arrivée au « plan » de Risel avec son chalet niché au pied d'une pente raide qui fait fièrement front aux Alpes lointaines, réalise un tableau d'une inoubliable beauté. Sans doute, c'est le même que celui dont on jouit de Châtel ou d'ailleurs, mais il bénéficie du charme qui se dégage du paysage local.

De Risel, le touriste poursuit volontiers sa course jusqu'au Mont Tendre en suivant les crêtes; promenade délicieuse, au cours de laquelle il a constamment autour de lui un horizon immense, un panorama que l'on ne se lasse jamais de contempler, car il est fait du pays de chez nous, de ce Jura aux flancs tour à tour dénudés ou sévèrement boisés, de ce pays de Vaud, avec ses bons villages épars au creux des vallons ou au faite des collines, quoi, de cette vaste contrée chère à ses enfants et souvent davantage encore à ceux qui ont dû la quitter pour vivre ailleurs.

Les Prés de l'Haut constituent-ils un but de promenade ? Oui, pour quelques-uns, des familiers qui viennent s'établir quelque part sous la protection d'un bouquet de sapins et qui passent là dans la solitude et la paix du milieu, quelques heures d'un agréable délassément. Mais pour le plus grand nombre, c'est simplement un lieu de passage. Il y a les champignonnistes qui errent à l'aventure et s'appliquent à éviter les concurrents ; il y a les touristes qui s'en vont à Mollendruz, à Châtel, à Risel, à Montricher par la Verrière ou encore à l'Isle par Chardevaz.

Ainsi, les Prés de l'Haut, c'est une sorte de carrefour où se croisent maints itinéraires, mais parmi tous les touristes qui y passent, bien peu, je crois, montent au Haut de Mollendruz, la sommité qui s'élève immédiatement vers le nord. Ce Haut de Mollendruz, c'est un gros crêt culminant à 1442 m., à peu près complètement boisé qui s'incline en une pente relativement douce vers la Vallée de Joux ; mais du côté opposé, vers Mollendruz, la situation est autre : ce ne sont qu'escarpements, creux envahis par une exubérante végétation, pentes vertigineuses et par dessus cet ensemble, la forêt, une forêt touffue sous laquelle s'ensevelit le relief. Voyager à travers ces lieux solitaires, ce n'est pas toujours facile, mais c'est intéressant, captivant au possible, car l'on y admire une nature, sinon vierge, du moins très peu touchée

par l'homme, et dans un état d'extraordinaire productivité.

Monotone, le Jura ? Oui bien, quand on le considère de loin et que l'on n'en aperçoit que la ligne noire et mollement sinuose qu'il inscrit à l'horizon. Mais, dès que l'on se propose de le connaître, que l'on s'initie aux mille détails de son relief, que l'on pénètre dans ses combes au gazon d'émeraude, que l'on se lance dans la profondeur de ses sombres forêts, que l'on gravit ses sommets hauts ou modestes, dès qu'après l'avoir longtemps parcouru dans tous les sens, l'on est en mesure de savourer la poésie intime qui émane de la multiplicité de ses paysages -- dont les Prés de l'Haut constituent un des éléments parmi les plus dignes d'attention -- c'est alors qu'une grande joie, une vive satisfaction s'incrustent dans votre cœur. Et c'est alors que le voyageur peut s'écrier : « ce pays, le mien, je l'aime d'autant plus que je le connais ». Mais pour en arriver là, il est indispensable de mettre en pratique cette recommandation que je viens de lire quelque part : « pour bien voir son pays, il faut le voir à pied ».

Sam. AUBERT.



Les collections de vieilles cartes postales nous offrent de découvrir deux vues au moins du Pré de l'Haut-dessus. Elles méritent toute notre attention.



Pré de l'Haut-dessus qui n'apparaît guère ici que comme un immense toit. La tôle est comme neuve, preuve d'une réfection récente, pour suivre à l'ancienne couverture en tavillon. Nous regardons en direction des sommets du Haut du Mollendruz culminant à 1440 m.



Intérieur de Chalet du Jura Vaudois. (Pré de L' Haut-Dessus) alt. 1305 m.

1393

L'intérieur classique d'un chalet, qui n'est pas sans nous rappeler celui du Pré de Bière, vu en d'autres lieux. Simplement qu'ici la cheminée repose désormais sur des poutres métalliques. Le fromage est en presse, le trancheur fait semblant de travailler son caillé alors que celui-ci est déjà en mou !. Au fond deux autres « servants » s'affairent en des tâches figurées. Des casseroles sont suspendues à la cheminée. Admirez ici le système de presse avec un gros contrepoids placé à proximité même de l'entrochoir. Scène recomposée, certes, mais l'ambiance y est, avec le tonneau à azi placé sur une table quelconque.

David des Ordonns avait placé l'action de son récit dans les environs immédiat du Pré de l'Haut-dessus, la Combe de la Verrière :

Vieilles histoires pour le Nouvel-An : Les Robinsons du Bas-du-Chenit

L'histoire des habitants du Chenit dans le premier siècle de sa colonisation, soit jusqu'en 1700 environ, demeure bien obscure. Cependant, certains points sur lesquels paraissent se trouver d'accord des traditions et des documents divers, viennent éclairer parfois la nuit de cette époque déjà lointaine.

C'est ainsi qu'il est établi que, les familles devenant trop nombreuses et la famine sévissant vers la fin du XVIIIe siècle, une quinzaine de verriers du Chenit, des Goy, des Capt, des Meylan, des LeCoultré, etc., s'établirent sur le territoire de Montricher, dans l'endroit qui prit le nom de Combe de la Verrière.

Outre ces verriers, il y avait encore un certain nombre de bûcherons, si bien que cette colonie se trouva bientôt assez nombreuse pour réclamer la fondation d'une école. Se considérant sans doute comme une simple annexe de la Commune du Chenit, c'est à cette dernière qu'ils demandèrent l'envoi d'un régent, qui leur fut accordé aux environs de 1700.

Inscrivons cela au chapitre de l'histoire proprement dite et voyons maintenant la tradition.

Un fils d'Abraham Aubert du Bas-du-Chenit était au nombre des bûcherons de la Verrière. Il était veuf et avait deux garçons, jeunes sans doute, car ils partageaient leur temps entre l'école et la forêt où, élevés à la dure, ils prenaient part aux rudes travaux de leur père.

Or il arriva que celui-ci vint à mourir et que ses deux enfants furent réclamés par leur grand-père qui, entre temps, avait perdu un autre fils et restait seul avec sa fille.

C'est ce qui explique peut-être qu'on laissa les deux enfants partir seuls de la Verrière pour rentrer à la Vallée.

L'un portait une charge de farine d'avoine, l'autre une provision de châtaignes, seul héritage du défunt. La saison était sans doute déjà passablement avancée, car peu de jours après leur départ, la montagne se couvrit de neige.

Les relations étaient nulles en hiver avec les Combiers de la Verrière, et tandis que de leur côté on croyait depuis longtemps les orphelins à bon port, leur grand-père comptait chaque jour sur leur arrivée. Mais il finit par se tranquilliser, pensant qu'on attendait là-bas une occasion pour leur faire passer la montagne, car, entre-temps, l'hiver était venu et recouvrait les monts de trois pieds de neige.

Or, un jour du mois de janvier, profitant de la neige dure, des bûcherons de Bière montèrent sur les hauteurs où leur travail les appelait.

En passant près d'un chalet (La Correntinaz, la Foirausaz ? je ne sais), ils ne furent pas peu surpris d'entendre deux fraîches voix qui chantaient un psaume.

Ils jetèrent un regard sur la cheminée d'où ces accents paraissaient sortir dans un léger nuage de fumée.

- Té raôdzaî-pî, san ique dédaè ! (ils sont ici dedans).

Cependant le chant s'était tu. Seule la fumée continuait à monter dans l'air matinal. Après quelques allées et venues par mesure de prudence, nos Bîrolans se hasardèrent à ouvrir la porte.

Personne ! Seule la vieille marmite pendue à la betse et le feu qui la chauffait témoignaient de la réalité des habitants du chalet, que l'on finit par découvrir complètement enfouis dans le foin dont ils avaient fait leur lit. On eût mille peines à les en extraire et à tirer d'eux quelques paroles.

C'était, comme vous le pensez, nos deux garçons de la Verrière. Un peu amaigris et passablement noirs, ils étaient pourtant pleins de vie, mais rendus sauvage par la solitude.

Ils racontèrent plus tard que, s'étant perdus dans la montagne, ils arrivèrent le soir près d'un chalet dans lequel ils étaient entrés pour y passer la nuit. Les jours suivants, ne vivant que des châtaignes et de la farine qu'ils portaient, ils essayèrent de franchir les crêtes pour passer sur le versant de la Vallée, mais tournant toujours dans le brouillard, ils ne purent y parvenir. De guerre lasse ils se réfugièrent dans un autre chalet et, la neige devenant de plus en plus épaisse, ils décidèrent d'y rester jusqu'à ce qu'on vienne les chercher.

Sachant faire le feu, ils trouvèrent une vieille marmite qui leur servit à puiser de l'eau, à cuire le bret-noir et à rôtir leurs châtaignes.

Il était bien temps cependant que les Bîrolans vinssent les délivrer, car leur provision était à bout.

Peu de temps après, ils arrivèrent chez leur grand-père, ayant conservé de leur aventure deux fidèles compagnons : un catéchisme et un briquet. Et c'était là toute leur fortune.

Un de leurs descendants les représentait durant les longues nuits d'hiver, seuls dans ce chalet, serrés l'un contre l'autre sur leur maigre couche, alors que du fond des grands bois montait la voix du loup « que nion n'oû sein cheinti ôquié ! (Que nul n'entend sans sentir quelque chose (prov.)). Peut-être même une fois, un ours, familier de ces solitudes, vint-il flairer la porte ou faire craquer de son poids la charpente du chalet, avant que d'aller, pour le reste de l'hiver, s'endormir dans sa tanière.

Nous ne le savons, et ici se termine l'histoire des Robinsons du Bas-du-Chenit. Et la preuve que je ne vous ai pas raconté des gandoises, qu'ils ont réellement existé et que leur sauvagerie n'est pas imaginaire, la preuve, dis-je, outre le témoignage d'une tradition obscure mais respectable, nous la trouvons quelque part dans les notes d'un recteur de la Vénérable Bourse des Pauvres de cette époque en ces termes :

Item. Lors d'une visite avec Mons. Le Ministre aux petits asauvagés, 1 fl. 6 .

Une promenade au Pré de l'Haut-dessus du 6 novembre 2011

De retour de Chatel, retrouvant le vallon admirable des deux chalets du Pré de l'Haut, le soir tombant, il peut être 16 heures 30, il faut se hâter de prendre quelques photos de ces deux chalets.



Le chalet du Pré de l'Haut-dessus développe un toit vraiment impressionnant





Sur la grande façade au levant, une petite fenêtre montre les jolis rideaux de l'intérieur.



Plus tard, nous retournant encore une fois, on peut jeter un dernier regard sur le chalet s'appêtant à plonger bientôt dans la nuit. Toute la combe est désormais enveloppée d'une douce lumière.